

EMMANUEL VERLEY

Traversées parisiennes



Emmanuel Verley

Traversées parisiennes

© Emmanuel Verley, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1819-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Fang.

Un dimanche à Paris, jour sans peine, heures perdues.

Au parc du Luxembourg, l'ambiance estivale et sa cohorte de touristes ont fait place à la rentrée ; les familles, les étudiants sont de retour, le teint hâlé qui s'accorde à leurs habits encore colorés. Les uns se livrent au soleil matinal le long des pelouses fraîchement reflouries, d'autres avancent leurs pions sur l'échiquier, à l'ombre des savonniers bordant la roseraie d'où s'échappent des nuances végétales qui fleurissent en contraste des pavements de roche basaltique.

Plus loin, un assortiment hétéroclite de basketteurs à dominante bobo dribblent, feignent et tentent le panier sur une sono de rap *made in France*, aux abords des courts de tennis que se partage le beau monde du quartier latin.

Depuis la margelle du bassin central où viennent croiser des voiliers de pacotille, je m'accorde à l'harmonie de cette capitale d'élection, me prête aux charmes de ce parc déjà familier. Jardin à la française qui façonne un esprit ordonné, borné par les limites de la bienséance hexagonale révéranant l'autorité des mots et des images convenus. Îlot intangible, saturé de verbe et d'histoire, serti du Panthéon des anciens, du Sénat en son palais, environné du Collège de la fleur intellectuelle.

Les océans se déglacent, la basilique Saint-Marc enfonce l'horizon, il affleure – métronome des saisons.

Le bruit des balles fuse le long des cours d'école outre-Atlantique, un sombre hiver recouvre Pékin de neige carbonée, il demeure – vestige d'un monde tempéré.

Que reste-t-il à ajouter, à soustraire ?

Ne ferons-nous que commenter, paraphraser, reformuler ?

*

— Alex, c'est Steph au téléphone, ça roule ?

— Ouais, cool.

— Avec Laurent, on se fait la Bellevilloise ce soir. T'es avec nous ?

— OK, on se voit là-bas à 23 heures.

Au bar, une confuse inspiration nous mène des bières à la tequila, qui annonce les whiskys-Coca, qui ne se font pas prier. *Up and running*, nous remontons la marée adolescente houleuse et compacte, qui tangue au gré des basses sous l'arc-en-ciel des néons, pour nous livrer à l'attraction de trois-quatre égéries de la nuit parées de bouleversants privilèges.

Après quelques virevoltes et contorsions d'usage, Pierre-Yves a déjà convié l'une d'elles en aparté, alors que la plus sûre de son effet m'adresse des regards chargés de sens qui font de moi son obligé :

— Je t'offre un verre ?

— Ouais, OK.

Nous retraversons la boîte sous la lumière rougeoyante et la chaleur moite ambiante.

— Deux tequilas, please !

— Alex, ravi de faire ta connaissance !

— Nadia, pareil.

Adossée au bar, son sourire m'amène à elle. Le contour de ses formes, la respiration de sa peau, la pulsation de ses veines affleurantes et les justes degrés d'alcool délient mes sens, élancent et subliment mon imagination déclinant verve, images et paradoxes qui l'auront distraite et divertie – enorgueillie des charmantes maladresses d'éloquence dont elle est la source.

Deux heures du matin, la discothèque commence à se dépeupler, on s'échange les numéros de portable avant de s'éclipser.

Les cocktails contre nature se rappellent à cet indécis réveil dominical. Je ne

lésine pas sur la dose de café avec ce qu'il reste de baguette de la veille. À la radio : « Nouvel attentat porte de la Villette : un colis piégé a explosé cette nuit, trois morts, cinq personnes dans un état grave, l'attentat n'a pas été revendiqué. »

Au fil de la vue dégagée depuis mon modeste appartement du dernier étage, une brume matinale se dissipe, dévoilant un ciel turquoise parsemé de blancheurs passagères. Au loin, l'église Saint-Étienne-du-Mont et le Panthéon se partagent la montagne Sainte-Geneviève rayonnant du scintillement des toitures du Quartier latin, en contrepoint des ors du Dôme des Invalides ; par l'embrasement de la fenêtre, l'air frais de la journée qui s'éveille m'invite dans la ronde.

Sur l'île de la Cité, le long du jardin bordant la cathédrale Notre-Dame, je déambule à l'ombre de cerisiers du Japon dont le pourpre et l'or portent encore le souvenir sans nuage des floraisons d'avril. En transparence, s'esquissent la finesse des arcs-boutants de la nef, les fiançailles de la pierre et du vitrail, se dessine l'harmonie lumineuse d'une architecture sans âge. À ma droite, la Seine poursuit sa course depuis les enceintes de l'île Saint-Louis, emportant la candide et légère rumeur des jardins d'enfants, par-delà la mémoire et l'oubli de siècles révolus. Quelques ponts jetés comme une échappée vers le continent, un accès au profane. Un joueur de guitare fredonne *Les Feuilles mortes*, celles qui s'en vont s'en viennent, comme, par vagues, au gré des saisons, d'épars souvenirs.

J'appelle Nadia – battre le fer avant qu'il ne résiste.

— Nadia, c'est Alex.

— Sympa d'avoir de tes nouvelles !

— On pourrait se voir, cet après-midi ?

— Super.

— OK, parc des Buttes-Chaumont à 16 heures.

— OK.

En face du parc, je la reconnais et l'interpelle :

— Je connais un café sympa à l'intérieur du parc.

— Parfait, allons-y.

Nous longeons un petit lac puis pénétrons dans un café-restaurant, agréable pavillon de brique et de verre du XIX^e siècle fraîchement réhabilité. Le calme et la douce lumière de cette fin d'après-midi s'invitent par les immenses baies vitrées ouvrant sur le jardin. Nous prenons une table avec vue sur le lac, entourés de jeunes couples bohèmes et de leurs enfants qui gambadent librement.

— Je ne connaissais pas cet endroit, me dit-elle.

— Oui, j'y viens parfois. Tu es bien rentrée hier ?

— Oui, sans problème.

Au fil de notre conversation, je ressens les doux degrés du réchauffement climatique me parcourir, une forme d'absence me gagner. L'amertume d'un café crème, prélude à la contemplation des rondeurs, de la douceur des traits de son visage qui s'animent désormais de la sensualité de lèvres pourpres et dessinées, de l'ondoiement d'une chevelure noire moirée, et ce regard altier, dense et narcotique où vient se mêler l'illusion de Cinecittà, un parfum de dolce vita. Son maintien, sa voix et ses élans, en phase, accordés au fond sonore R&B, épaules découvertes, visage sans fard et yeux en amande tracent des arcs de cercle imaginaires. Le temps s'arrête l'espace d'un instant, j'avise le lac à travers les vitres, le paysage semble transparaître comme depuis la fenêtre d'un vieux train – *a road to nowhere*.

— Tu réponds à ma question ? me demande-t-elle.

— Pardon ?

— Je te demandais si tu voulais faire un tour dans le parc.

Nous profitons de la lumière rasante du jour déclinant, prenons le long du lac où s'égaillent encore quelques mouettes et colverts, puis remontons le parc. Le relief nous dépose au centre d'un verdoyant bouquet de chlorophylle, fleurs et frondaisons s'ouvrant sur l'étincelante basilique du Sacré-Cœur, les paysages de la ville. Depuis le belvédère, sur un banc aux abords du pont surplombant le lac, nos mains s'effleurent – le silence, un inconfort, une fragilité, comme si l'instant nous échappait, mes mains glacées, un demi-sourire sur ses lèvres. Plus tard, en redescendant, elle me parle de son enfance, de ses parents marocains émigrés en France dans les années 80, petite dernière après deux frères. Une histoire

lointaine, étrangère, le vague pressentiment d'expériences incertaines.

Il pleut, l'humidité suinte sur mes cheveux. Le métro. Parisiens serrés *ristretto*, mines grisées, bouches plissées, regards myopes. Je retrouve mon bureau, ma case. Petit détour par le distributeur de boissons pour un update sur le week-end. Échange de saluts et banalités d'usage. Je passe en revue les news du week-end sur Internet : Paris en état d'urgence, un groupe djihadiste a revendiqué l'attentat de samedi, le président et le ministre de l'Intérieur sont sur place. Je checke mes mails : cinq-six spams de pub, deux-trois notifications de réunions, quelques e-mails en copie pour information – pas d'urgence. Une petite heure pour me réapproprier l'atmosphère du lieu, le brouhaha de fond, les allées et venues des collègues, la notification sonore des courriels entrants. Je recompulse ma *to do list*, par où je commence ? À trente-huit ans, j'ai maintenant un peu de bouteille, quatre ans dans la boîte à traiter le courant et les impondérables des finances de l'entreprise ; sans passion ni détestation mais avec obstination, j'essaie de trouver un minimum de sens et de conviction pour faire avancer le Schmilblick.

SMS :

— Salut, Alex. Ça m'a fait plaisir de te voir dimanche, j'espère que tu vas bien !

— Oui, très bien, merci. Moi aussi, j'ai passé un super moment. Ça serait cool de se revoir !

— Oui, vendredi soir à 20 heures, métro Bastille ? Je connais un resto pas loin.

— Nickel, à vendredi.

— Super. Bisou.

Quelques rues après la sortie de métro, j'aperçois le restaurant dont elle m'avait précisé l'adresse. Je suis le premier à prendre place, au fond, dans une alcôve. L'endroit est sombre, convivial, intime. Les appliques et luminaires